

# La « condition féminine »

Feminismus und Frauenbewegung im  
19. und 20. Jahrhundert /  
Féminismes et mouvements de femmes  
aux XIX<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles

herausgegeben von / édité par  
Françoise Berger, Anne Kwaschik

# 12

Geschichte

SR des Deutsch-Französischen Historikerkomitees

Franz Steiner Verlag

Françoise Berger, Anne Kwaschik  
La « condition féminine »

**SCHRIFTENREIHE DES DEUTSCH-FRANZÖSISCHEN  
HISTORIKERKOMITEES**

Herausgegeben im Auftrag des Vorstands des Deutsch-Französischen  
Komitees für die Erforschung der deutschen und französischen Geschichte  
des 19. und 20. Jahrhunderts von Hélène Miard-Delacroix  
und Guido Thiemeyer

BAND 12

# La « condition féminine »

Feminismus und Frauenbewegung  
im 19. und 20. Jahrhundert /  
Féminismes et mouvements de femmes  
aux XIX<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles

herausgegeben von / édité par  
Françoise Berger, Anne Kwaschik



Franz Steiner Verlag

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek:

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Dieses Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist unzulässig und strafbar.

© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

Druck: Hubert & Co., Göttingen

Gedruckt auf säurefreiem, alterungsbeständigem Papier.

Printed in Germany

ISBN 978-3-515-11395-3 (Print)

ISBN 978-3-515-11397-7 (E-Book)

## INHALTSVERZEICHNIS / TABLE DES MATIÈRES

*Françoise Berger / Anne Kwaschik*

De l'actualité d'une histoire des féminismes et de la « condition féminine ».  
Éléments d'introduction..... 9

**Frauenbewegungen und Feminismus im 19. Jahrhundert /  
Mouvements de femmes et féminismes au XIX<sup>e</sup> siècle..... 23**

*Ute Gerhard*

Frauenbewegungen und Recht.  
Frankreich und Deutschland im Vergleich..... 25

*Mathieu Marly*

L'armée a-t-elle peur des femmes ?  
La « condition féminine » au miroir des armées européennes  
au XIX<sup>e</sup> siècle ..... 43

*Anne-Laure Briatte-Peters / Yannik Ripa*

La prostitution révélatrice de la condition féminine.  
Une lecture abolitionniste du réglementarisme au XIX<sup>e</sup> siècle  
(France, Allemagne, Angleterre)..... 55

*Barbara Klaus-Cosca*

Künstlerischer Feminismus?  
Maurice Maeterlinck als „Dichter der neuen Frau“ ..... 67

*Ursula E. Koch*

Blaustrümpfe und Emanzen.  
Oder: Das Vordringen des bürgerlichen Weibes im historischen Kontext  
an Beispielen französischer und deutscher Karikaturen  
von der Julirevolution (1830) bis zum Kriegsausbruch 1914..... 79

**Die Bedeutung der Weltkriege / Le poids des deux guerres mondiales ..... 95**

*Françoise Thébaud*

Européennes en guerre.  
Les effets de la Grande Guerre sur la condition des femmes..... 97

<i>Christina Stange-Fayos</i> „Solange der Krieg dauert, sind auch die Frauen unserer Feinde unsere Feindinnen“. Die feministische Internationale im Ersten Weltkrieg .....	111
<i>Agathe Bernier-Monod</i> « Ce n'est pas votre bétail que nous réclamons, c'est le nôtre. » Limites de la solidarité féminine internationale au sortir de la Grande Guerre (hiver 1920–1921) .....	127
<i>Malte König</i> Wegscheide Erster Weltkrieg. Zur Entwicklung der Geschlechterhierarchien in Frankreich und Deutschland 1914–1933.....	139
<i>Patrick Farges / Elissa Mailänder</i> Des « conditions masculines » au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Perspectives transnationales.....	153
<b>Die 1970er Jahre als Zäsur / Le tournant des années 1970 .....</b>	<b>167</b>
<i>Ludivine Bantigny / Anne Kwaschik</i> Déconditionner la place des femmes. Féminisme, genre et engagement dans les « années 1968 » .....	169
<i>Monica Fioravanzo</i> En deçà et au-delà du Mur. Femmes, politiques et sociétés dans la presse féminine de gauche en France, Italie et RDA de 1968 à la fin des années 1970.....	187
<i>Gilles Leroux</i> « Wir haben abgetrieben ! Nous nous sommes fait avorter ! ». Regards croisés franco-allemands.....	201
<i>Valérie Dubsloff</i> L'antiféminisme des femmes. L'extrême droite face au défi de la question féminine en France et en Allemagne depuis les années 1970.....	215
<i>Rachel Chrastil</i> Paths to Zero. Childlessness in France and Germany in a Historical Perspective .....	227

*Cornelia Möser*

Gender.

Der Streit um eine Forschungskategorie ..... 239

**Bildungs- und Berufswelten /**

**Éducation, formation et mondes du travail**..... 251

*Annkatriin Babbe / Freia Hoffmann / Volker Timmermann*

Salon und Öffentlichkeit.

Grenzen und Durchlässigkeiten für Instrumentalistinnen

auf dem Weg der Professionalisierung..... 253

*Claudia Schweitzer*

La professeure de piano.

Convergences et divergences du processus de professionnalisation

d'un métier typiquement féminin en France et en Allemagne ..... 267

*Amélie Nuq*

Rééduquer les « mauvaises filles ».

Essai d'analyse comparée dans l'Espagne franquiste, en France et en RDA

(années 1940–1950) ..... 279

*Françoise Berger*

L'industrie lourde, un monde interdit aux femmes ?

Comparaison franco-allemande de la place des femmes

dans l'industrie métallurgique, du début du XX<sup>e</sup> siècle à nos jours ..... 291

*Stefanie van de Kerkhof*

Deutsche Unternehmerinnen in der Nachkriegszeit.

Irene Kärcher als Pionierin auf französischen Märkten (1959–1989) ..... 309

*Dominique Herbet*

Vers une révolution conservatrice en Europe ?

La réception par les médias allemands des débats

sur les ABCD de l'égalité ..... 323

Personenverzeichnis / Index des noms de personnes..... 335

Die Autorinnen und Autoren / Les Auteures et Auteurs ..... 339





# DE L'ACTUALITÉ D'UNE HISTOIRE DES FÉMINISMES ET DE LA « CONDITION FÉMININE »

Éléments d'introduction

*Françoise Berger / Anne Kwaschik*

Lors du Congrès international des femmes, de son nom exact, Congrès international des œuvres et des aspirations féminines, qui se tint à Berlin en 1896, la déléguée française Eugénie Potonié-Pierre, fondatrice de la Fédération des sociétés féministes françaises, se prononça sur l'état actuel de la « question féministe » en France. Aux 1 700 participantes venant d'Europe et des États-Unis, elle expliqua comment l'idée féministe fut reprise par tous les milieux en lançant un processus qui devait porter progressivement ses fruits au cours des années à venir. Elle continua par souligner que le mot « féminisme » fut d'abord inventé au sein de son groupe, puis repris par la presse qui le fit circuler. C'est la presse elle-même qui a « mis à la mode ce mot féminisme » contre lequel l'opinion publique s'émouvait<sup>1</sup>.

Partir de l'histoire des mots nous conduit non seulement à ce lieu de mémoire franco-allemand, que le congrès de 1896 présente, mais dirige aussi notre regard vers le caractère international des idées ainsi que des pratiques institutionnelles choisies par les mouvements nationaux. Si l'origine du mot, ainsi que son utilisation dans le sens « émancipation des femmes » reste incertain, ce sont les années 1890 qui marquent un moment international de cristallisation dans son histoire. Déjà, la suffragette Hubertine Auclert (1848–1914) utilisa le mot pour parler de son engagement<sup>2</sup>. Or, ce n'est qu'à l'issue du premier Congrès féministe, qui eut lieu à Paris en 1892, que le mot émigra au Royaume-Uni. Il apparaît dans des publications espagnoles, italiennes, allemandes, grecques et russes avant la fin du siècle. À la fin des années 1890, le terme est attesté en Argentine, à Cuba et aux États-Unis. Finalement, à partir de 1910, son emploi est mondial<sup>3</sup>.

- 1 Eugénie Potonié-Pierre, « Frankreich », in: *Der Internationale Kongress für Frauenwerke und Frauenbestrebungen in Berlin 19.–26. September 1896. Eine Sammlung der auf dem Kongress gehaltenen Vorträge und Ansprachen*, hg. v. Redaktionskomitee: Rosalie Schoenflies, Lina Morgenstern, Minna Cauer, Jeanette Schwerin, Marie Raschke, Berlin, Verlag Hermann Walther, 1897, p. 39–42, ici: p. 40. Voir Laurence Klejman / Florence Rochefort, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presse de la FNSP, 1989.
- 2 Steven C. Hause, *Hubertine Auclert. The French Suffragette*, New Haven/London, Yale University Press, 1987. Pour une vue générale sur les recherches existantes, voir Jean Pedersen, « French Feminism 1848–1949 », *French Historical Studies* 37 (2014) 4, p. 663–687.
- 3 Karen Offen, « Sur l'origine des mots < féminisme > et < féministe > », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 34 (1987) 3, p. 492–496 ; Karen Offen, « Defining Feminism. A Comparative Historical Approach », *Signs* 14 (1988) 1, p. 119–157 ; Karen Offen, *European Feminisms 1700–1950*, Stanford, Stanford University Press, 2000, p. 19.

Néanmoins, l'arrivée du mot en Allemagne s'avère difficile. Le terme y prend en effet une certaine radicalité. Le mot prédominant dans l'empire wilhelmien étant celui de « Frauenemanzipation ». Ceci non seulement pour des raisons politiques, mais aussi à cause d'un état d'esprit anti-français<sup>4</sup>. Le mot « féminisme » fut essentiellement employé par les représentantes de l'aile dite radicale du mouvement des femmes, telle que l'avocate du droit des femmes Käthe Schirmacher (1865–1930)<sup>5</sup>. Cette dernière prit une fonction d'intermédiaire entre les débats français et allemands. Très à l'aise dans les réseaux internationaux, elle rapporta des évolutions en Allemagne, grâce à ses contributions journalistiques dans les journaux francophones<sup>6</sup>. Toujours-est-il que les mots français furent utilisés exclusivement pour le contexte international tandis que l'antonyme « antiféministe » circulait aussi, sans aucun problème pour les adversaires du mouvement, à l'intérieur de l'Allemagne. Ce n'est que dans les années 1970 que le mot devint courant comme autodéfinition des activistes au sein du mouvement de femmes en République fédérale d'Allemagne.

Aujourd'hui le terme désigne, en France et Allemagne, un projet dit dépassé par les médias ainsi que dans certains milieux académiques. Depuis quelques années, cependant, les voix se multiplient pour appeler à un renouvellement et une réinvention des féminismes<sup>7</sup>. En 2013, à l'occasion des 30 ans de leur fondation, les *Feministische Studien* ont ouvert, dans leur édition d'anniversaire, une plate-forme de débat pour de nouveaux féminismes. « Que veulent-elles encore ? » se demandèrent 31 auteures, comptant parmi elles des pionnières de la recherche sur les femmes et le genre en République fédérale.

Ilse Lenz et Birgit Saurer traitent du défi du néolibéralisme<sup>8</sup>. Kirsten Heinsohn propose un féminisme comme pensée à part entière qu'elle place à côté du mouve-

4 Christiane Streubel, *Radikale Nationalistinnen. Agitation und Programmatik rechter Frauen in der Weimarer Republik* (Geschichte und Geschlechter, 55), Frankfurt a.M., Campus, 2006, p. 63 s.

5 Voir Anne-Laure Briatte-Peters, *Citoyennes sous tutelle. Le mouvement féministe « radical » dans l'Allemagne wilhelmienne*, Berne, Peter Lang, 2013 (Convergences, 70). La recherche sur l'histoire des féminismes est presque devenue ingérable par son ampleur et ne pourra être présentée d'une manière exhaustive dans le cadre de cette introduction. Les références seront donc à comprendre à titre indicatif. L'accent est mis sur les travaux les plus récents.

6 La série d'articles « Congrès international féministe de Berlin » paraît dans *Le Journal des Débats*, Partie 1 (4 septembre 1896): 2, Partie 2 (22 septembre 1896): 3, Partie 3 (23 septembre 1896): 3, et Partie 4 (28 septembre 1896): 2–3. Réédité dans *La Revue féministe* en 1896; voir: Karen Offen, « Kaethe Schirmacher, Investigative Reporter & Activist Journalist : The Paris Writings, 1895–1910 » *Proceedings of the Western Society for French History, Portland* 39 (2013), p. 200–211, ici: p. 202. Nous remercions Karen Offen d'avoir attiré notre attention sur ce texte.

7 Gudrun Axeli-Knapp, « Still loving feminism », conférence à la Freie Universität de Berlin, Zentraleinrichtung zur Förderung von Frauen- und Geschlechterforschung, 16 avril 2013.

8 Ilse Lenz, « Zum Wandel der Geschlechterordnungen im globalisierten flexibilisierten Kapitalismus. Neue Herausforderungen für die Geschlechterforschung », *Feministische Studien*, (2013) 1, p. 124–130; Birgit Saurer, « Feminismus und Politik – zu einem notwendigen und notwendig umkämpften Verhältnis. Eine politikwissenschaftliche Perspektive », *Feministische Studien*, (2013) 1, p. 164–169.

ment social<sup>9</sup>. Claudia Opitz plaide pour employer la catégorie du genre comme une ressource à la fois féministe et scientifique<sup>10</sup>. Karin Hausen et Gertraude Krell, pour donner un dernier exemple, tiennent un dialogue interdisciplinaire entre histoire et sciences économiques qu'elles entendent être exemplaire et constitutif pour des recherches sur le genre<sup>11</sup>. D'une manière créative, les contributions couvraient tous les domaines du « carré magique » (Ilse Lenz) : mouvement féministe, recherche sur les femmes et le genre, personnes chargées à l'égalité des genres, ainsi que politiciennes féministes.

En France, c'est l'historienne et philosophe de la pensée féministe Geneviève Fraisse qui, avec son plaidoyer contre les « excès du genre », appela en 2014 à une nouvelle réflexion<sup>12</sup>. Quelques années auparavant, la cérémonie d'anniversaire à l'occasion des 40 ans de la fondation du Mouvement de libération des femmes (MLF) contribua à « l'inscription des mouvements dans l'histoire d'une part, et la mise en perspective de l'accumulation historique (de 1970 à 2010) de l'autre »<sup>13</sup>. La déléguée interministérielle aux Droits des femmes (1997–1998) et députée européenne (1999–2004) qui avait clôturé le congrès international féministe de décembre 2010<sup>14</sup> insiste sur le statut historique du féminisme. « Le féminisme est une histoire », souligne-t-elle<sup>15</sup>. Fraisse affirme que l'oubli et l'effacement dont les femmes font les frais dans l'écriture de l'histoire n'est, cependant, qu'un côté de l'historicisation dont l'autre serait « la supposition, récurrente, que les sexes seraient pris ou cantonnés dans l'atemporalité »<sup>16</sup>.

Pour Fraisse, le féminisme, c'est à dire l'idée d'une égalité femme/homme, a été « un mot maudit pour toujours »<sup>17</sup> qu'il faudrait néanmoins aujourd'hui employer car il revendique la mise en œuvre complète des principes démocratiques. « L'expression < égalité des sexes > fait donc l'objet de contournements multiples, voire de contorsions : précisément, l'usage du mot < parité > peut être abusif car on s'en sert pour masquer le mot < égalité >, trop cru. »<sup>18</sup> Toujours-est-il que le débat

9 Kirsten Heinsöhn, « Feminismus – ein nicht natürlicher Sehepunkt », *Feministische Studien*, (2013) 1, p. 78–81.

10 Claudia Opitz-Belakhal, « Was ist und wozu heute noch feministische Theorie? », *Feministische Studien* (2013) 1, p. 155–159.

11 Karin Hausen / Gertraude Krell, « Feministische Theorie(n)? – Eine Historikerin und eine Betriebswirtin im Dialog », *Feministische Studien* (2013) 1, p. 72–76.

12 Geneviève Fraisse, *Les excès du genre. Concept, image, nudité*, Paris, Éditions Lignes, 2014.

13 Entretien de Sylvie Duverger avec Geneviève Fraisse: « Le féminisme est une histoire », 8.11.2011, [http://www.nonfiction.fr/article-4343-entretien\\_avec\\_genevieve\\_fraisse\\_le\\_feminisme\\_est\\_une\\_histoire.htm](http://www.nonfiction.fr/article-4343-entretien_avec_genevieve_fraisse_le_feminisme_est_une_histoire.htm) [05.03.2016].

14 Françoise Picq / Martine Storti, *Le féminisme à l'épreuve des mutations géopolitiques. Congrès international féministe, Paris, décembre 2010*, Paris, Éditions IXE, 2012; pour l'histoire du MLF, voir la réédition augmentée de l'ouvrage de référence, Françoise Picq, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions-dialogues, 2011.

15 Entretien de Sylvie Duverger avec Geneviève Fraisse.

16 *Ibid.*

17 Geneviève Fraisse, « Sur l'incompatibilité supposé entre l'amour et le féminisme », in G. Fraisse, *À côté du genre. Sexe et philosophie de l'égalité*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2010, p. 290–298, ici : p. 291.

18 Entretien de Sylvie Duverger avec Geneviève Fraisse, *op. cit.*

sur la parité en tant que principe politique avait ranimé le féminisme et contribué à sa « reprise », du moins en France<sup>19</sup>.

Face à cette actualité, le Comité franco-allemand de recherches sur l'histoire de la France et de l'Allemagne aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a choisi de mettre ces débats en perspective en s'interrogeant sur l'histoire des conditions féminines. Ainsi le douzième colloque, intitulé « La condition féminine en France, en Allemagne et en Europe : Regards croisés, XIX<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles » qui s'est déroulé en octobre 2014 à l'Institut d'études politiques de Grenoble, s'est donné comme but de déconditionner la place des femmes, dans une perspective transnationale. En nous focalisant sur la « condition féminine », nous voulions remettre en question à la fois un élément central et décisif des discussions actuelles, mais aussi une partie de l'identité européenne, c'est-à-dire l'égalité homme-femme<sup>20</sup>. La « condition féminine » est ici comprise comme l'ensemble des lieux et des positions des femmes dans l'organisation sociale ainsi que leur signification au niveau du discours, de l'idéologie, des mentalités.

Le choix d'insister sur la « condition » féminine peut, cependant, paraître inadéquat, et cela avec raison. L'interprétation du terme même a été rejeté, dans la décennie 1970, à la fois par celles qui y voyaient la formulation de leur aliénation et par celles qui doutaient de son existence même<sup>21</sup>. Si c'est bien cette notion de « condition » féminine qui a été retenue comme fil directeur de la réflexion c'est qu'elle est comprise comme une question<sup>22</sup> s'inscrivant dans ces champs de réflexion autour d'un renouvellement des féminismes, d'une part. De l'autre, elle permettait d'ouvrir la réflexion et d'intégrer les contributions d'historiennes et d'historiens non spécialistes de l'histoire du genre, orientés habituellement sur des thématiques militaires, sociales, économiques, culturelles. De cette manière, la réflexion fut replacée dans le cadre d'un dialogue interdisciplinaire et l'écriture d'une histoire, pour ainsi dire, polyphonique laissant la place à l'observation des « conditions » féminines et masculines et des évolutions dans tous les domaines observables de la société.

Enfin, la perception d'une place prédéfinie dans la société et assignée aux femmes rejoint toujours une réalité. Lorsque l'historienne et politologue Nicole Bacharan choisit d'écrire l'histoire de la « condition féminine » à travers trois grandes voix, celles de l'anthropologue Françoise Héritier, de l'historienne Michelle Perrot et de la

19 Geneviève Fraisse, « Habiter la contradiction », in : Fraisse, 2010, *op. cit.*, p. 455–469, ici : p. 457. Pour le débat en France, voir Yves Sintomer, « Le paysage idéologique de la parité. », *Travail, genre et sociétés* 2 (2007) 18, p. 147–152 ; Laure Bereni / Éléonore Lépinard, « « Les femmes ne sont pas une catégorie ». Les stratégies de légitimation de la parité en France », *Revue française de science politique* 54 (1), 2004, p. 71–98. Voir pour une traduction allemande, *Trivium* 19 (2015), <http://trivium.revues.org/5082> [05.03.2016].

20 Theresa Wobbe, « Gleichbehandlung und Individualrechte. Das transnationale Geschlechterkonzept der Europäischen Union aus historisch-soziologischer Sicht », in: Martin Heidenreich (Hg.), *Krise der europäischen Vergesellschaftung? Soziologische Perspektiven*, Wiesbaden, Springer, 2014, p. 229–251.

21 Voir à ce sujet l'article de Ludvine Bantigny et Anne Kwaschik dans ce volume.

22 Geneviève Fraisse, « En finir avec la « condition » féminine ? », in : Fraisse, 2010, *op. cit.*, p. 383–393.

philosophe Sylviane Agacinsky, il est beaucoup question de place. Cependant l'ouvrage, paru en 2011, ne parle pas seulement de la « fameuse place » réservée aux femmes, mais aussi de cette utopie des femmes qui se sentent « à leur place »<sup>23</sup>.

En dépit de leur proximité, les termes « féminisme » et « mouvement de femmes » n'ont pas la même signification. La sociologue allemande, Ute Gerhard, première titulaire d'une chaire d'enseignement pour la recherche sur les femmes et le genre en République fédérale d'Allemagne, le signale de manière très précise dans son œuvre de référence sur l'histoire des mouvements de femmes<sup>24</sup>. « Mouvement de femmes » et « féminisme » poursuivent les mêmes buts : « Que dans tous les domaines : l'État, la société, la culture, mais surtout dans la sphère privée, les femmes puissent disposer des mêmes droits et de la même liberté d'agir, ainsi que d'une égale participation au pouvoir politique et d'une égalité d'accès aux ressources de la société. » Néanmoins le terme « féminisme », employé en tant que marqueur et identifiant d'un mouvement social, se réfère en outre à d'autres projets et théories politiques, qui comme d'autres « -ismes » ont fait et font toujours l'objet d'un soupçon<sup>25</sup>. Par conséquent, l'histoire des féminismes transcende l'histoire du mouvement d'émancipation des femmes.

Dans ce contexte, les différentes contributions interrogent les conditions féminines<sup>26</sup>. En écho à la réflexion de Karen Offen, le féminisme, en tant que projet politique, nous place dans une perspective historique, au cœur de l'analyse sociétale : « Feminisms, in the plural, can be documented in many European societies, past and present ; in some societies they become a central and recurrent feature of political cultures, of European thought and politics. Feminist thought and action do not stand outside – or on the periphery of – the so called Western tradition; they are integrated to it. »<sup>27</sup>

Ce faisant, le présent ouvrage se rallie aux interprétations ouvertes des « vagues » discernées dans l'histoire des féminismes. Si la question de l'homogénéité des mouvements porte en partie toujours à controverse, elle est majoritairement rejetée. L'aspect protéiforme des mouvements est à souligner tant pour la première que pour la seconde vague<sup>28</sup>. Les phases de l'histoire des féminismes (la première

23 Françoise Héritier / Michelle Perrot / Sylviane Agacinski / Nicole Bacharan, *La Plus Belle Histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2011. Pour une perspective historique, voir Anne Kwaschik, « Selbstentwürfe intellektueller Frauen als Herausforderung an die Intellektuellengeschichte: Am Beispiel von Simone de Beauvoir und Colette Audry », in: Stephanie Bung / Romana Weiershausen (Hg.), *Querelles-Jahrbuch 2010: Simone de Beauvoir*, Göttingen, Wallstein, 2010, p. 165–181.

24 Voir pour un portrait et une analyse sociologique de cette génération pionnière, Ulla Bock, *Pionierarbeit. Die ersten Professorinnen für Frauen- und Geschlechterforschung an deutschsprachigen Hochschulen 1984–2014*, Frankfurt a. M., Campus, 2015.

25 Ute Gerhard, *Frauenbewegung und Feminismus. Eine Geschichte seit 1789* (C.H. Beck Wissen, 2463), München, Beck, 2009, p. 6 s.

26 Les usages des termes ainsi que la présentation typographique des « conditions féminines » et du langage genré dans les articles n'ont pas été harmonisés, car ils sont l'expression de la position des auteures et auteurs.

27 Karen Offen, 2000, *op. cit.*, p. 1. Cependant le titre allemand du livre au singulier n'est dû qu'à l'aspect inhabituel du pluriel « féminismes ».

28 Kerstin R. Wolff, [Compte rendu de: Czelk, Andrea, « Privilegierung » und Vorurteil. Posi-

du XIX<sup>e</sup> au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la deuxième, dans les années 1970–1990, on parle aujourd’hui de troisième vague) seront donc plutôt considérées comme « éruptions volcaniques. »<sup>29</sup>. L’ouvrage rejoint la métaphore géologique et associe le travail de l’historienne à celui d’une vulcanologue : « cartographier et mesurer le terrain, repérer les fissures, analyser le contexte au sein duquel elles s’ouvrent, jauger la pression et l’amplitude des flux et des éruptions de lave [...], évaluer les types changeants d’activité à travers le temps »<sup>30</sup>.

## DU REGARD TRANSNATIONAL ET COMPARATISTE

Depuis plus de 20 ans, l’historiographie des féminismes revendique une plus forte perspective transnationale et comparative<sup>31</sup>. Rétrospectivement, il faudrait cependant la défendre contre elle-même. De fait, l’historiographie des femmes, dès le début, n’a affirmé que de façon extrêmement rare des lignes de développement exclusivement nationales<sup>32</sup>. En 1991/92, Georges Duby et Michelle Perrot publient leur *Histoire des femmes en Occident*<sup>33</sup>. Parallèlement, des historiennes scandinaves publient une histoire mondiale : *Womens’s History of the World from the Earliest Times to the Present Day*<sup>34</sup>.

Contrairement à d’autres domaines de la recherche historique, la recherche sur les féminismes a toujours rendu compte du caractère international de la pensée féministe, mais aussi du processus d’internationalisation comme partie intégrante de l’analyse de la formation des réseaux au XIX<sup>e</sup> siècle. L’ouvrage de référence de Sylvia Paletschek et de Bianca Pietrow-Ennker a frayé la voie pour l’Europe du XIX<sup>e</sup>

tion der Bürgerlichen Frauenbewegung zum Unehelichenrecht und zur Kindstötung im Kaiserreich. Köln 2005], in *H-Soz-Kult*, 26 sept. 2006, <http://www.hsozkult.de/publicationreview/id/rezbuecher-8181> [05.04.2016]; Ute Gerhard, « Frauenbewegung », in Dieter Rucht / Roland Roth (Hg.), *Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch*, Frankfurt a. M., Campus, 2008, p. 187–218; Eva-Maria Silies, « Ein, zwei, viele Bewegungen? Die Diversität der Neuen Frauenbewegung in den 1970er Jahren der Bundesrepublik », in Sebastian Gehrig / Cordia Baumann / Nicolas Büchse (Hg.), *Linksalternative Milieus und Neue Soziale Bewegungen in den 1970er Jahren*, Heidelberg, Winter, 2011, p. 87–106.

29 Karen Offen, 2000, *op. cit.*, p. 25 s.

30 *Ibid.*

31 Voir à titre d’exemple, Karen Offen, 2000, *op. cit.*, p. 4.

32 Voir pour l’Allemagne, les volumes de synthèse, Gisela Bock, *Geschlechtergeschichten der Neuzeit: Ideen, Politik, Praxis* (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft, 213), Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2014; Karin Hausen, *Geschlechtergeschichte als Gesellschaftsgeschichte* (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft, 202), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2012. Pour un exemple récent de l’historiographie française, voir les pages sur la circulation des théories sur la sexualité entre Allemagne et France, Sylvie Chaperon, *Les origines de la sexologie 1850–1900*, Paris, Payot, 2012.

33 Michelle Perrot / Georges Duby (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, 5 volumes, Paris, Plon, 1991/92. Voir notamment le volume V sur le XX<sup>e</sup> siècle dirigé par Françoise Thébaud.

34 Voir Ida Blom, « Global Women’s History. Organising Principles and Cross-Cultural Understanding », in Karen Offen / Ruth Pierson / Jane Rendall (eds.), *Writing Women’s History. International Perspectives*, Basingstoke, Hampshire, 1991, p.135–150.

siècle en présentant des articles sur les différents mouvements nationaux de femmes et en aboutissant à des articles de synthèse<sup>35</sup>. Les années 1970 ont été traitées par Kristina Schulz dans une perspective franco-allemande<sup>36</sup>. Dernièrement, la thèse de Fanny Bugnon a analysé la médiatisation des femmes dites « terroristes » de la Fraction armée rouge et d'Action directe à travers la presse française (1950–1994)<sup>37</sup>.

Cependant il est exact qu'au sein des études, prises isolément, domine l'accent sur un seul pays, l'étude du cas national. Mises à part quelques études pionnières, peu de travaux ont eu une approche comparative<sup>38</sup> ou abordent des questions dans la perspective d'une histoire croisée. L'intégration d'une perspective transnationale n'est pas encore devenue un standard allant de soi, tout particulièrement en raison d'un manque de connaissances linguistiques, mais aussi car établir des réseaux de communication internationale relève parfois encore d'un travail de pionnier, surtout quand il s'agit de prendre en considération le développement dans un grand nombre de pays d'Europe<sup>39</sup>. Des travaux sur les féminismes noirs<sup>40</sup> ou sur les mouvements de femmes outre-mer<sup>41</sup> en sont seulement à la phase d'écriture.

Ce constat ne s'applique pas aux champs de l'histoire coloniale ou globale, qui présentent depuis quelques décades et grâce aux travaux stimulants des historiennes telles que Catherine Coquery-Vidrovitch, Philippa Levine ou Anne Stoler une véritable mine d'or produisant des études de cas, mais aussi des travaux comparatifs enrichissant considérablement l'histoire des femmes et du genre<sup>42</sup>. De même, l'historiographie des organisations internationales et de leurs protagonistes est particulièrement bien établie et délimitée<sup>43</sup>. Toujours-est-il que les thèses de doctorat trai-

35 Sylvia Paletschek / Bianka Pietrow-Ennker (eds.), *Women's Emancipation Movements in the Nineteenth Century. A European Perspective*, Stanford, Stanford University Press, 2004.

36 Kristina Schulz, *Der lange Atem der Provokation. Die Frauenbewegung in der Bundesrepublik und in Frankreich 1968–1976*, Frankfurt a. M., Campus, 2002.

37 Fanny Bugnon, *Les « amazones de la terreur »*. *Sur la violence politique des femmes, de la Fraction armée rouge à Action directe*, Paris, Payot, 2015.

38 Voir Anne Cova (dir.), *Histoire comparée des femmes*, Paris, CNRS Éditions, 2009. Voir maintenant, Malte König, *Der Staat als Zuhälter. Die Abschaffung der reglementierten Prostitution in Deutschland, Frankreich und Italien im 20. Jahrhundert* (Bibliothek des Deutschen Historischen Instituts in Rom, 131), Berlin, De Gruyter, 2016.

39 Sarah Kimble / Marion Röwekamp (eds.), *New Perspectives on European Women's Legal History* (Routledge Research in Gender and History, 24), London, Routledge, 2016.

40 Voir le premier numéro de la revue d'études féministes *Comment s'en sortir* (1, 2015) : « Les murs renversés deviennent des ponts ». Féminismes noirs » ; notamment l'entretien avec Françoise Vergès.

41 Myriam Paris, *Genre, esclavage et (post)colonialisme dans la construction d'un sujet politique : les féministes réunionnaises* (thèse en cours sous la direction de Elsa Dorlin et de Françoise Vergès, Paris 8).

42 Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique noire du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Desjonquères, 1994 ; Philippa Levine (ed.), *Gender and Empire*, New York, Palgrave Macmillan, 2007 ; Ann Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power. Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002. Pour un résumé français, voir Pascale Barthélémy / Luc Capdevila / Michelle Zancarini-Fournel, « Femmes, genre et colonisations », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 33 (2011), p. 7–22.

43 Voir pour une étude modèle, Christine von Oertzen, *Strategie Verständigung: zur transnationalen Vernetzung von Akademikerinnen 1917–1955*, Göttingen, Wallstein, 2012.



tant des féminismes se réfèrent trop rarement, dès leur conception même, à un point de vue qui s'ancrerait hors du cadre national, car cela constitue un défi considérable d'un point de vue linguistique, conceptuel, mais aussi sur le plan des techniques de travail<sup>44</sup>.

De par sa dimension franco-allemande, les contributions du présent ouvrage cherchent à explorer ce champ de recherche, qu'il entend élargir<sup>45</sup>. Nous reprenons la définition ouverte et pragmatique proposée par Akira Iriye et Pierre-Yves Saunier dans leur *Palgrave Dictionary of Transnational History* selon laquelle une histoire transnationale se consacre aux liens « links and flows », aux « people, ideas, products, processes and patterns that operate over, across, through, beyond, above, under, or in-between politics and societies »<sup>46</sup>. En insérant cette idée dans la réflexion d'Ann Taylor Allan autour d'un regard transnational et comparatiste sur l'histoire des femmes<sup>47</sup>, l'ouvrage s'inscrit dans une tendance actuelle<sup>48</sup>. Cependant, notre intention est de faire communiquer encore plus étroitement l'histoire des conditions féminines et l'histoire transnationale en insistant sur un moment transnational ou

44 Voir Iwona Dadej, « Die Frau von Morgen ». *Frauenpolitisch tätige Akademikerinnen in Deutschland und Polen, 1918–1939*, thèse de la Freie Universität Berlin, 2015; Philippe de Wolf, *Le Féminisme masculin : la participation des hommes aux mouvements d'émancipation des femmes en Belgique, en France et aux Pays-Bas (1960–1990)* (thèse en cours sous la direction de Gita Deneckere, Université de Gand / Yannick Ripa, Paris 8).

45 Depuis quelques années, la germanistique française porte un intérêt renouvelé à l'histoire des femmes et des féminismes en Allemagne. Grâce à une initiative de Patrick Farges, le congrès de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur (4 au 6 juin 2015 à Amsterdam, en coopération avec la Vereniging van Germanisten aan de Nederlandse Universiteiten) a rendu compte de ce développement en consacrant une table ronde aux « Frauenrechtlerinnen als Mittlerinnen (1848–1933) ». Pour les travaux les plus importants. Voir : Christina Stange-Fayos, *Publizistik und Politisierung der bürgerlichen Frauenbewegung. Die Zeitschrift « Die Frau » (1893–1914)*, Frankfurt a.M., Peter Lang, 2014; Anne-Laure Briatte-Peters/François Danckaert (dir.), *Les femmes politiques dans la vie politique allemande depuis 1945, Allemagne d'aujourd'hui*, 2014 (1); Anne-Marie Saint-Gille / Patrick Farges (dir.), *Le premier féminisme allemand : 1848–1933. Un mouvement social de dimension internationale*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013; Anne-Laure Briatte-Peters, *Citoyennes sous tutelle. Le mouvement féministe « radical » dans l'Allemagne wilhelmine*, Berne, Peter Lang, 2013. Voir aussi la thèse en cours, Agathe Bernier-Monod, *De Weimar à Bonn : les femmes députées du Reichstag jusqu'au Bundestag. Parcours politique et travail parlementaire de quatre doyennes de la démocratie allemande, 1918–1957* (sous la direction de Hélène Miard-Delacroix, Paris 4)

46 Akira Iriye / Pierre-Yves Saunier, « The Professor and the Madman », in A. Iriye / P.-Y. Saunier (eds.), *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. XVII–XX, ici : p. XVII. Pour un résumé du débat, voir Klaus Kiran Patel, « Transnationale Geschichte », *Europäische Geschichte Online* (EGO), hg. v. l'Institut für Europäische Geschichte (IEG), Mainz, 2010, <http://www.ieg-ego.eu/patelk-2010-de> [05.03.2016].

47 Ann Taylor Allan, *Lost in Translation? Un regard transnational et comparatiste sur l'histoire des femmes*, in: Anne Cova, 2009, *op. cit.*, p. 83–104.

48 Martina Ineichen et al. (eds.), *Gender in Trans-it. Transkulturelle und transnationale Perspektiven / Transcultural and Transnational Perspectives*, Zürich, Chronos, 2009; Angelika Epple / Angelika Schaser (eds.), *Gendering Historiography. Beyond National Canons*, Frankfurt a. M., Campus, 2009; Oliver Janz / Daniel Schönplüg (eds.), *Gender History in a Transnational Perspective. Networks, Biographies, Gender Orders*, New York/Oxford, Berghahn, 2014.

une perspective comparative au niveau de l'article même. Pour une telle réflexion, l'approche franco-allemande peut être un point de départ pertinent. En effet, dans les années 1980, elle constitua un des premiers champs d'une nouvelle approche de l'histoire des transferts et de l'histoire croisée<sup>49</sup>.

Le projet d'internationaliser de manière conséquente les différentes narrations historiques des femmes et du genre dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle nous conduit à nous reposer, finalement, des questions devenues classiques. Celles-ci concernent surtout les césures et la périodisation. Quels sont les facteurs qui ont marqué les évolutions des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et sont responsables des transformations de la « condition » féminine en France, en Allemagne et en Europe, avec leurs avancées et leurs reculs ? Quel est dans ce contexte général la place spécifique des temps de guerre et des temps de paix ? Quel a été le rôle respectif des spécificités nationales et des tendances de fond transnationales ? En quoi les modalités spécifiques d'expression et d'articulation du féminisme ont-elles marqué les différences nationales en matière politique, sociale, culturelle ou affective ?

## PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

Afin de répondre à une critique récurrente « d'une tendance à l'auto-limitation des représentantes de l'histoire du genre » à aborder des périodes de temps plutôt limitées<sup>50</sup>, le présent ouvrage soutient une perspective de longue durée, avec la volonté de remettre en question la logique des périodisations traditionnelles. En choisissant une chronologie allant du long XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1990 et incluant aussi les développements récents, nous proposons d'intégrer l'histoire des féminismes dans des contextes de transformations politiques, économiques et culturelles sur le long terme. Dans cette perspective pourront être discutés de manière pertinente les mécanismes par lesquels les césures se sont construites, les conséquences qu'elles ont entraînées, mais aussi leurs développements contradictoires.

L'ouvrage est construit de manière chronologique, centré sur des phases lors desquelles se sont concentrées des évolutions importantes : successivement le XIX<sup>e</sup> siècle, les deux guerres mondiales, les années 1970, suivi d'une partie sur l'histoire économique et sociale et sur le temps présent. Il est également articulé autour de problématiques renvoyant aux approches récentes de l'historiographie : sorties de guerre, interprétation des changements en cours, transferts, progrès *versus* conservatisme, recherche féministe et théorie du genre. L'ouvrage est ainsi organisé autour de quatre thèmes principaux : les mouvements de femmes et les féminismes en Allemagne et en France au XIX<sup>e</sup> siècle ; le poids des deux guerres mondiales sur la

49 Michel Espagne / Michael Werner, Michael (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988; Michael Werner / Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empire et réflexivité » *Annales. Histoire, Sciences sociales* 58 (2003) 1, p. 7–36.

50 Kirsten Heinsohn / Claudia Kemper, „Geschlechtergeschichte“, Version: 1.0, *Docupedia-Zeitgeschichte*, 4.12.2012, <http://docupedia.de/zg/Geschlechtergeschichte?oldid=86062> [05.03.2016].

condition féminine dans les deux pays ; le tournant sociétal des années 1970 et ses implications sur la condition des femmes ; enfin des apports sur les domaines de l'éducation, de la formation et du monde du travail, en général.

La première partie de l'ouvrage tente, non pas de couvrir, mais d'explorer, à travers quelques exemples révélateurs, la condition féminine au XIX<sup>e</sup> siècle, en France et en Allemagne. Ce développement est caractérisé par des parallèles historiques (comme les révolutions de 1848 ou les débuts de la troisième République à comparer à l'Empire unifié d'après 1871), mais aussi par des césures différentes (droit de vote des femmes), ainsi que par une forte dimension internationale. Si l'histoire des mouvements d'émancipation des femmes, du XIX<sup>e</sup> au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, est toujours une lutte pour les droits à la participation politique, mais aussi pour l'égalité en droit privé, les différences nationales sont révélatrices. C'est la situation juridique des femmes qui a imprimé aux mouvements d'émancipation nationaux des vitesses différentes avec des stratégies et des discours distinctement marqués.

Au regard de ce constat, la partie s'ouvre sur une réflexion, encore assez peu développée, sur l'analyse comparée du cadre législatif du mouvement de libération des femmes en France et Allemagne. C'est en effet le droit de la famille, défini pour la France dans le Code civil de 1804, très patriarcal, qui forme un véritable carcan pour de longues années puisque ce droit n'évolue qu'en partie, en 1944, ce qui explique donc des décalages temporels avec la situation allemande. Ce cadre législatif différencié a une signification multiple : il est non seulement « un appareil répressif » et « l'instrument de domination », mais aussi le « moyen et le moteur de la libération » (Ute Gerhard).

La prostitution féminine est une donnée sans doute aussi ancienne que l'existence même de sociétés humaines organisées, mais avec l'essor de la bourgeoisie et de son modèle, au XIX<sup>e</sup> siècle, elle devient un thème fort quant à la référence à l'image tranchée entre la femme, épouse et mère, et la prostituée. Deux contributions abordent cette question, l'une autour de l'armée et de la présence féminine en son sein (Mathieu Marly), l'autre sur le débat entre abolitionnisme et réglementarisme (Anne-Laure Briatte-Peters, Yannik Ripa) – débat qui en France reste encore d'actualité. Ainsi, alors que les armées européennes de l'époque moderne comportaient un nombre relativement important de femmes qui suivaient les régiments, le XIX<sup>e</sup> siècle est celui où une ferme séparation se met en place, avec une définition plus stricte des rôles féminins (employées militaires / femmes mariées / prostituées), pour diverses raisons parmi lesquelles le renforcement de la discipline et la « moralisation » de la vie militaire. C'est au même moment, face au développement de la prostitution que, après des débats très vifs, la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni adoptent une réglementation très stricte qui, de fait, exclut les prostituées du droit commun, ceci questionnant nécessairement la liberté et l'intimité de toutes les femmes et cautionnant la morale bourgeoise dominante.

La littérature et la presse sont évidemment un reflet et un moteur de ces transformations sociétales profondes du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi qu'en Allemagne, le poète belge Maurice Maeterlinck est vu, en conséquence d'un malentendu significatif, comme le « poète de la femme nouvelle » par le mouvement d'émancipa-

tion féministe allemand, parce qu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, avec son nouvel opus *Ariane et Barbe-Bleue*, il développe une nouvelle figure féminine qui se bat avec détermination et force pour libérer les femmes prisonnières du tyran domestique sanguinaire (Barbara Klaus-Cosca). De même, quand naissent les journaux satiriques périodiques, la thématique de la « guerre des sexes » est largement exploitée par les dessinateurs, en France comme en Allemagne, la femme qui se bat pour l'égalité étant la principale cible des attaques des caricaturistes (Ursula E. Koch).

La seconde partie de l'ouvrage centre son attention sur la période des deux guerres mondiales. Une première présentation de synthèse (Françoise Thébaud) expose la façon dont les historiennes et les historiens ont abordé la question des femmes dans la guerre et, avec une perspective comparatiste, indique quatre thèmes essentiels : la chronologie et les formes de la mobilisation, les épreuves subies et les mutations de la vie quotidienne, les engagements patriotiques et pacifistes des féministes et enfin, les effets de la guerre sur les trajectoires individuelles et sur la place des femmes dans la société.

Comme pour le mouvement international pacifiste, les débats au sein des mouvements des femmes, allemand et français, parties prenantes de « l'Internationale féministe », également pacifiste, montrent l'échec de cette réflexion pacifiste et le repli vers des problématiques nationales et ses conséquences à la sortie de la guerre (Christina Stange-Fayos). Ainsi, lors de l'hiver 1920–1921, l'appel à la solidarité féminine par-delà la frontière, à propos de la livraison de vaches laitières, débouche sur une impasse (Agathe Bernier-Monod).

Dans les deux pays, la guerre a aussi des conséquences sur la « hiérarchie » des sexes, différentes dans deux pays dans une situation difficile à comparer à l'issue de la guerre. Si dans les deux pays, la période où les femmes sont seules à assumer les responsabilités domestiques et professionnelles a eu comme conséquence une plus grande confiance en elle des femmes, en France la question nataliste marque durablement la nouvelle donne de l'après-guerre tandis qu'en Allemagne, le bouleversement politique permet aux femmes allemandes de se trouver dans une situation d'égalité de droit, constitutionnelle et politique qui facilite les revendications émancipatrices (Malte König). Ces bouleversements et le vécu des événements guerriers conduit à interroger la nouvelle situation des hommes, la « masculinité » et la condition masculine, totalement liées au changement du rapport de force entre les sexes auquel la guerre a conduit, ici encore de manière différente dans le camp du vainqueur et dans celui du vaincu (Patrick Farges, Elissa Mailänder).

La troisième partie de l'ouvrage se penche sur la perception des ruptures dues aux évolutions sociétales pour la génération d'après la guerre, mais aussi sur les résistances au changement. C'est évidemment l'année 1968, particulièrement pour la France, qui crée la rupture, au moins apparente. Ces années 1970 sont ainsi marquées par un changement socio-économique structurel profond et par la « libéralisation fondamentale » (Habermas). Autour de la question féminine revisitée – qui suscite la seconde grande vague transnationale des mouvements féministes – cohabitent plusieurs interprétations, différentialistes ou égalitaristes, mais avec un rejet général de la « condition féminine », terme qui reflète des siècles d'oppression et la volonté, à l'inverse, de « déconditionner » la place des femmes.

La « libération de la femme » est le nouvel ordre du jour, à côté des slogans plus politiques ou plus libertaires. Mais cette libération ne se conçoit pas seulement sur un plan philosophique. Ce sont aussi, tant en Allemagne qu'en France, des combats concrets, par exemple sur le droit du travail, pour l'égalité salariale. Les avancées institutionnelles, qui répondent à ces revendications, sont critiquées en tant qu'instrumentalisation et comme fixation d'une « condition féminine » (Ludvine Bantigny, Anne Kwaschik). C'est un questionnement qui revient régulièrement dans l'actualité, en particulier en France où les débats pour ou contre la loi sur la parité en politique ont été très vifs.

Parmi les revendications plurielles, les plus importantes sont celles qui touchent au corps de la femme, avec en premier lieu son droit à faire ou à ne pas faire des enfants, soit en refusant d'en concevoir – positionnement bien plus marqué en Allemagne qu'en France (Rachel Chrastil), soit en revendiquant le droit à l'avortement. Dans ce domaine, c'est le modèle français (manifeste des 343 femmes qui s'auto-dénoncent, dans le *Nouvel Observateur*) qui se diffuse en Allemagne (manifeste de 374 femmes dans *Stern*), mais les Allemandes n'obtiennent pas les mêmes avancées (Gilles Leroux).

Ces évolutions sont observées de près dans la presse féminine de gauche, tant en France, en Italie, qu'aussi en RDA (Monica Fioravanzo). Ces débats atteignent en effet l'Europe de l'Est et modifient les perceptions réciproques des deux côtés du mur. Les transformations en cours, même si elles sont trop timorées aux yeux de la plupart des femmes, sont violemment rejetées par les extrêmes-droites – et leurs membres féminins au premier rang – qui au contraire véhiculent un discours antiféminisme virulent qui comporte à la fois un discours réactionnaire sur l'ordre social et sur la place des femmes en son sein, et une stratégie de mobilisation des femmes de ces mouvements, dont certaines, cependant, se positionnent plutôt en faveur d'un « féminisme nationaliste » (Valérie Dubslaff). La violence de cette opposition est à mettre en perspective avec celle de la mobilisation récente, en France, contre la « théorie du genre ». Elle a ouvert la voie à des recherches sur la réception du féminisme et à la volonté d'une réflexion des chercheurs sur l'écriture de l'histoire même du mouvement (Cornelia Möser).

Enfin, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage explore les aspects professionnels, de la formation et de l'éducation, sur la longue durée. Parmi les caractéristiques de son genre et de son milieu, la jeune femme bourgeoise, au XIX<sup>e</sup> siècle, devait savoir jouer du piano, mais on n'attendait pas qu'elle en fasse profession, sauf pour celles qui avaient justement vocation à enseigner aux jeunes filles de la bourgeoisie. Professeure de piano devient ainsi le premier métier féminin à être admis dans ce milieu, dans les deux pays, malgré leurs différences sociétales (Claudia Schweitzer). Certaines, plus douées que d'autres, vont jusqu'à aborder une carrière d'instrumentaliste, laquelle est la plupart du temps confiné dans ce fameux « salon bourgeois ». Mais la place du « salon » n'étant pas la même en France qu'en Allemagne, dans le premier pays la renommée d'une artiste peut aller au-delà de ses murs, alors qu'en Allemagne, le salon n'est pas ouvert et ne donne aucune chance de reconnaissance à celles qui s'y produisent (Annkatrin Babbe, Freia Hoffmann, Volker Timmermann).

À l'éducation bourgeoise s'oppose celle des « mauvaises filles », qu'il faut « rééduquer », et que l'on envoie en maison de « redressement ». C'est ici encore l'occasion d'ouvrir le face-à-face franco-allemand (une nouvelle fois la RDA) à un troisième pays européen, l'Espagne franquiste, lors de la décennie de la guerre. L'approche comparée permet de dégager, au-delà des spécificités conjoncturelles nationales, une perception relativement conforme de la déviance des mineures, basée sur un stéréotype de la « nature féminine » (Amélie Nuq).

Si le monde du travail<sup>51</sup>, en général, a été déjà beaucoup étudié et demeure un terrain conflictuel en termes d'égalité de traitement, il reste cependant des secteurs ou des métiers qui semblent rester tabou – ou presque – encore de nos jours. Si l'on a montré depuis longtemps l'utilisation des femmes dans les secteurs de l'industrie lourde au moment des guerres, au cours desquelles elles reliaient les hommes partis au front (en particulier pour la production d'armement), il reste encore de fausses idées sur l'influence de ces époques sur le travail féminin et en particulier on constate toujours des freins – pluriels – à l'embauche de femmes dans ces secteurs, malgré les évolutions technologiques (Françoise Berger).

Parmi les métiers – ou plus exactement les fonctions – encore peu accessibles aux femmes, se trouve celui d'entrepreneuse qui, de ce fait, a été encore peu étudié. Quelques cas allemands présentés ici montrent que ces dirigeantes devaient se mettre délibérément en retrait, voire agir dans le secret, afin de déployer leur propre stratégie, et ce fait ne varia guère jusqu'aux années 1990 (Stefanie van de Kerkhof).

L'ouvrage s'achève sur un regard sur le temps présent : va-t-on, dans le domaine de la condition féminine, vers une révolution conservatrice en Europe ? C'est en tout cas la question légitime que l'on peut se poser et qu'ont développée les médias allemands face aux luttes contre *L'ABCD de l'égalité* que le gouvernement français a récemment tenté – sans succès, d'imposer aux écoles. Tous ces débats français, largement repris par la presse allemande, prouve une européanisation des questions culturelles et sociétales (Dominique Herbet), parmi lesquelles la question de la place des femmes dans les sociétés française, allemande et généralement européenne, reste toujours au cœur de l'actualité.

Cet ouvrage apporte ainsi un certain nombre de résultats qui confirment la validité des grandes césures structurantes comme la Première Guerre mondiale, la résistance encore forte de certains secteurs de l'économie à la massification de l'emploi féminin ou encore les mouvements forts d'un « antiféminisme » porté par des femmes. Par une approche transversale et sur la longue durée, on peut lire aussi des histoires d'exclusion et de ségrégation, de hiérarchie et de domination, de mobilisations, de revendications, de conquêtes ou de retours en arrière.

C'est le regard posé sur les évolutions des discours, de manière comparative, ou sur les transferts entre plusieurs pays, qui permet de dégager les évolutions communes et les spécificités des sociétés nationales. Ainsi, les contributions, parfois à plusieurs voix et issues de différentes cultures scientifiques, ont montré l'intérêt de se pencher sur les thématiques de l'histoire des féminismes dans une pers-

51 Nous regrettons que Sylvie Schweitzer n'ait pas pu nous rejoindre pour la publication, voir son ouvrage Sylvie Schweitzer, *Femmes de pouvoir. Une histoire de l'égalité professionnelle en Europe (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Payot, 2010.

pective transnationale qui à la fois complètent et élargissent l'approche du genre et la définition même de cette notion – avec l'intérêt porté aussi, en parallèle, à la « condition masculine ».

Enfin, nous tenons à exprimer nos vifs et chaleureux remerciements à toutes celles et ceux qui nous ont accompagnées dans cette entreprise et sans le concours desquels ce volume n'aurait pu voir le jour : tous les auteurs et collègues ayant participé aux débats lors du colloque, d'abord et surtout, l'Université franco-allemande à Sarrebruck, qui a très généreusement soutenu ce projet (tant le colloque que la publication). Il nous reste à espérer que cet ouvrage contribuera au développement de nouveaux travaux.

*Berlin/Paris, mars 2016*

*Françoise Berger / Anne Kwaschik*

FRAUENBEWEGUNGEN UND FEMINISMUS  
IM 19. JAHRHUNDERT /  
MOUVEMENTS DE FEMMES ET FÉMINISMES  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE





# FRAUENBEWEGUNGEN UND RECHT

Frankreich und Deutschland im Vergleich

*Ute Gerhard*

## Zusammenfassung

*Das Recht, das sowohl Herrschaftsinstrument als auch Medium und Motor der Befreiung aus Bevormundung und Gewalt ist, wird in der Historiografie der Frauenbewegungen in der Regel wenig berücksichtigt. Im folgenden Beitrag sollen die Stellung der Frauen im Recht, insbesondere im Familienrecht, und damit auch die unterschiedlichen Rahmenbedingungen für die Frauenbewegungen in Frankreich und Deutschland im 19. Jahrhundert mit Ausblick auf das 20. Jahrhundert nachgezeichnet werden. Denn es bleibt erklärungsbedürftig, warum gerade die Französisinnen, die doch als erste die Menschenrechte auch der Frauen eingeklagt haben (z.B. in der Frauenrechtserklärung der Olympe de Gouges 1791), bis 1944 auf die Gewährung des Frauenwahlrechts und mehr Gleichberechtigung im Familienrecht warten mussten. Der französisch-deutsche Vergleich zeigt, dass der doktrinaire Patriarchalismus des Code civil von 1804 und die verspätete Verbürgerlichung und Vereinheitlichung der verschiedenen deutschen Rechtskreise im Bürgerlichen Gesetzbuch (BGB, in Kraft seit 1900) die Emanzipationsbewegungen in beiden Ländern ungleichzeitig bestimmt sowie die Strategien und Diskurse und damit die condition féminine unterschiedlich geprägt haben.*

## Résumé

*La loi, qui est à la fois un instrument de pouvoir, un moyen et un moteur de la libération du paternalisme et de la violence, est en général peu prise en considération dans l'historiographie des mouvements de femmes. Dans cette contribution sera étudiée la position des femmes vis-à-vis de la loi, notamment du droit de la famille et, de ce fait, les cadres législatifs différenciés des mouvements de femmes en France et en Allemagne au 19<sup>e</sup> siècle, avec une mise en perspective avec le 20<sup>e</sup> siècle. Il est en effet nécessaire d'expliquer pourquoi les femmes françaises, qui ont été les premières à réclamer les droits de l'homme – mais aussi des femmes (par exemple, dans la Déclaration des droits des femmes d'Olympe de Gouges en 1791), ont dû attendre jusqu'en 1944 pour se voir octroyer le droit de vote et bénéficier de plus d'égalité dans le droit de la famille. La comparaison franco-allemande montre que le patriarcat doctrinal du Code civil français de 1804 et que la citoyenneté et l'unification tardives des différents cadres juridiques dans le Code de la citoyenneté allemande (en vigueur depuis 1900) ont conduit à des décalages dans le temps sur les mouvements d'émancipation tout comme sur les stratégies et les discours et ont donc influé différemment sur la condition féminine dans les deux pays.*

## 1. EINLEITUNG

Immer wieder ist die Frage aufgeworfen worden, wie es zu erklären ist, dass die Französinen im internationalen Vergleich sowohl im öffentlichen (in Bezug auf das Frauenwahlrecht) als auch im privaten Recht (im Familienrecht) erst verhältnismäßig spät mit den Männern gleichgestellt wurden. Die Frage ist deshalb so brisant, weil es Französinen waren, die sich seit der Französischen Revolution als besonders fortschrittliche und radikale Verfechterinnen der Rechte von Frauen hervorgetan und die Geschichte der Frauenbewegungen in der Welt wesentlich beeinflusst haben.

Die These einer französischen Verspätung (*le retard français*) wurde bereits mehrfach in der Literatur diskutiert.<sup>1</sup> Interessant sind z. B. die Ausführungen von Pierre Rosanvallon, der den anhaltenden Ausschluss der Frauen von den Menschen- und Bürgerrechten mit der seit der Französischen Revolution entwickelten politischen Philosophie und der für die Institutionalisierung der Republik notwendigen Trennung von öffentlicher und privater Sphäre erklärt. Den Hintergrund bildete – so Rosanvallon – die Neudefinition und besondere Rolle der Familie.<sup>2</sup> Siân Reynolds hat dieser allein philosophischen Begründung, die auf der *longue durée* eines spezifisch französischen Konzepts – und ich will sogleich hinzufügen, eines spezifisch maskulinen Konzepts – von der „Autonomie des Individuums“ beruht, widersprochen. Er verweist auf die sich im Laufe des 19. Jahrhunderts bis 1944 verändernden historischen Bedingungen und Diskurse, in denen das Frauenstimmrecht zu keiner Zeit „philosophisch undenkbar“ war.<sup>3</sup> Zugleich haben Historikerinnen zur französischen Frauenbewegung wiederholt betont, dass die Verspätung nicht einfach als Schwäche des französischen Feminismus zu interpretieren ist.<sup>4</sup> Zwar ist es üblich, jedoch wissenschaftlich unhaltbar, den Feminismus für dies oder das, insbesondere das Scheitern der Frauenemanzipation verantwortlich zu machen, so als wenn *die* Frauenbewegung der einzige Akteur und ein fixierbares „Subjekt der Geschichte“<sup>5</sup> wäre, das eine historische Rolle spielt oder verspielt hat, ohne doch

- 1 Karen Offen, „Les femmes, la citoyenneté et le droit de vote en France 1789–1993“, in: Yolande Cohen / Françoise Thébaud (Hg.), *Féminismes et identités nationales: Les Processus d'intégration des femmes au politique*, Villeurbanne, Editions du Programme Rhône-Alpes de Recherches en Sciences Humaines, 1998, S. 47–70; Siân Reynolds, „Le sacre de la citoyenne? Réflexions sur le retard Français“, in: Cohen/Thébaud (Hg.), *Féminismes et identités nationales*, S. 71–84; Christine Bard, *Die Frauen in der französischen Gesellschaft des 20. Jahrhunderts*, (= L'Homme Schriften 14), Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2008.
- 2 Pierre Rosanvallon, *Le Sacre du Citoyen: histoire du suffrage universel de France*, Paris, Galilée, 1992, S. 145; vgl. Reynolds, „Le sacre de la citoyenne?“, S. 74f.
- 3 Reynolds, „Le sacre de la citoyenne?“, S. 79.
- 4 Bard, *Die Frauen*, S. 116f.; vgl. auch die Analysen von Florence Rochefort, „The French Feminist Movement“, in: Sylvia Paletschek / Bianka Pietrow-Ennker (Hg.), *Women's Emancipation Movements in the 19th Century. A European Perspective*, Stanford, Stanford University Press, 2004, S. 77–101; Laurence Klejman / Florence Rochefort, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Editions des femmes-Antoinette Fouque, 1989.
- 5 Vgl. Alberto Melucci, „Soziale Bewegungen in komplexen Gesellschaften“, in: Ansgar Klein / Hans-Josef Legrand / Thomas Leif (Hg.), *Neue soziale Bewegungen. Impulse, Bilanzen und Perspektiven*, Opladen/Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 1999, S. 114–130.

die verschiedenen Ebenen des Politischen, des Rechts und die sozial-strukturellen Rahmenbedingungen zu berücksichtigen. Die sozialwissenschaftliche Bewegungsforschung hat daher inzwischen differenzierte Analyseraster entwickelt, um das Veränderungspotenzial, insbesondere den „fluiden“, sich ständig verändernden Charakter sozialer Bewegungen zu beschreiben.<sup>6</sup>

Wenn ich mich im Folgenden auf die rechtlichen Rahmenbedingungen konzentriere, so weil ich davon ausgehe, dass die Härte anhaltender Ungerechtigkeiten gegenüber Frauen im französischen Recht, öffentlich und privat, tatsächlich eine französische Besonderheit war, die die französische Frauenbewegung mehr als 150 Jahre nachhaltig erschwert und behindert hat. Denn es ist keineswegs so, wie uns einzelne Historikerinnen glauben machen wollen, dass die „der Ehefrau zugewiesene Rolle“ im 19. Jahrhundert „in allen patriarchalisch organisierten Ländern im wesentlichen gleich“ war, ja, dass „die Rechtfertigung der männlichen Autorität [lediglich] zu den schönsten Blüten juristischer Rhetorik“ gehörte.<sup>7</sup> Auch der Hinweis, dass die Frauen in den meisten europäischen Ländern und in den USA das Wahlrecht trotz gemeinsamer und weltweiter Anstrengungen der Frauenbewegungen schließlich erst nach 1918 erlangten, vermag angesichts der frühen und vielen feministischen Interventionen in der Geschichte der französischen Frauenbewegung nicht recht zu überzeugen.<sup>8</sup>

Richtig ist, dass der Diskurs über „die Herrschaft des Mannes im Hause“ in allen als bürgerlich bezeichneten Familienrechten des 19. Jahrhunderts rechtlich neu konstruiert und begründet und auch von den aufgeklärtesten Zeitgenossen in einer merkwürdigen Allianz zwischen Konservativen, Liberalen und Republikanern mit ähnlich widersprüchlichen Argumenten verteidigt wurde.<sup>9</sup> Und doch haben die unterschiedlichen Rechtssysteme die Geschlechterordnung und ihre politische Logik auf sehr unterschiedliche Weise begründet und befestigt. Denn Recht ist nicht nur Ausdruck gesellschaftlicher Machtverhältnisse, unterschätzt wird auch das „Eigenleben“, die bewahrende und Herrschaft stabilisierende Tendenz des Rechts. Im Vergleich zur keineswegs ruhmreicheren Rechtsentwicklung in Deutschland, wo erst um 1900 ein einheitliches, für ganz Deutschland geltendes bürgerliches Gesetzbuch

6 Vgl. Ute Gerhard, „Frauenbewegung“, in: Roland Roth / Dieter Rucht (Hg.), *Die sozialen Bewegungen in Deutschland seit 1945. Ein Handbuch*, Frankfurt a. M./New York, Campus, 2008, S. 187–218; zur sozialwissenschaftlichen Bewegungsforschung vgl. darüber hinaus Donatella della Porta / Mario Diani, *Social Movements: An Introduction*, Oxford, Blackwell Publishers Ltd., 1999; Roland Roth / Dieter Rucht (Hg.), *Neue soziale Bewegungen in der Bundesrepublik Deutschland*, [zuerst Bonn 1987] Frankfurt a. M./New York, Campus, 1991.

7 Nicole Arnaud-Duc, „Die Widersprüche des Gesetzes“, in: Geneviève Fraisse / Michelle Perrot (Hg.), *Geschichte der Frauen. 19. Jahrhundert*, Frankfurt a. M./New York, Campus, 1994, S. 97–132, hier: S.115.

8 So aber Reynolds, „Le sacre de la citoyenne?“, S. 80f., der die Verspätung zu entmystifizieren versucht und fragt: Was bedeute da schon eine Verspätung um 25 Jahre?

9 Vgl. Joan B. Landes, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1988. Landes (S. 295) spricht von „overlapping vocabulaires“ angesichts unterschiedlicher Verfassungen. Vgl. auch Ruth Lister et al., *Gendering Citizenship in Western Europe. New Challenges for Citizenship Research in a Cross-National Context*, Bristol, The Policy Press, 2007.

(BGB) verabschiedet wurde, offenbart der genauere Blick auf den französischen *Code civil* (Cc) in den für alle weiblichen Lebenslagen geltenden Bestimmungen die besondere Rigidität männlicher Herrschaft. Das betrifft die völlige Rechtlosigkeit der Ehefrau, vor allem aber der nicht verheirateten Mütter und ihrer Kinder sowie die Regelungen zur Ehescheidung, weshalb schon Marianne Weber in ihrer rechtsvergleichenden Studie von 1907 behaupten konnte, das französische Gesetzbuch habe „von allen (zu ihrer Zeit) geltenden Gesetzen die Züge des mittelalterlichen Patriarchalismus am reinsten und längsten bewahrt.“<sup>10</sup>

Da die Themenstellung einen Rechtsvergleich und damit ein umfangreiches Kapitel der Rechtsgeschichte mit unterschiedlichen Rechtsquellen und Rechtssystemen umfasst,<sup>11</sup> die zudem auf eine je eigene Geschichte der französischen und deutschen Frauenbewegung bezogen werden sollen, ist die Darstellung im Rahmen dieses Artikels auf einen Überblick über die Rechtsentwicklung zu beschränken. Dabei wird die Erläuterung der wichtigsten Regelungen und Begründungen zum französischen *Code civil* sowie anschließend der entsprechenden Bestimmungen und Diskurse aus den verschiedenen Rechtskreisen in Deutschland bis 1900 den größten Raum beanspruchen, da hierzu weniger Kenntnisse vorzusetzen sind. Hingegen gibt es zur Geschichte der französischen und deutschen Frauenbewegung inzwischen eine so reichhaltige Literatur,<sup>12</sup> dass ich mich auf die Wegmarken und Schlussfolgerungen zur Bedeutung der Rechtskämpfe für die Geschichte der Frauenemanzipation beschränken kann.

## 2. ZUR STELLUNG DER FRAU IM FRANZÖSISCHEN RECHT

2.1 Die rechtshistorische Forschung ist sich einig darüber, dass die besonders rigiden frauenrechtlichen Bestimmungen des *Code civil*, die 1804 unter der Ägide von Napoléon Bonaparte verabschiedet wurden und im Hinblick auf die Frauentatbestände grundsätzlich bis 1938 beziehungsweise 1944 unverändert blieben, als

10 Marianne Weber, *Ehefrau und Mutter in der Rechtsentwicklung*, Tübingen, Mohr, 1907, S. 318–320.

11 Hierbei stütze ich mich auf eigene Vorarbeiten, vgl. Ute Gerhard, „Die Rechtsstellung der Frau in der bürgerlichen Gesellschaft des 19. Jahrhunderts“, in: Jürgen Kocka (Hg.), *Bürgertum im 19. Jahrhundert*, München, Deutscher Taschenbuch-Verlag, 1988, S. 439–468; Ute Gerhard, „Bürgerliches Recht und Patriarchat“, in: dies. et al. (Hg.), *Differenz und Gleichheit. Menschenrechte haben (k)ein Geschlecht*, Frankfurt a.M., Helmer, 1990, S. 188–204; vgl. auch Ernst Holthöfer, „Frankreich“, in: Helmut Coing (Hg.), *Handbuch der Quellen und Literatur der Neueren Europäischen Privatrechtsgeschichte. Das 19. Jahrhundert*, München, Beck, 1982, Band III/1, S. 863–1068.

12 Z. B. zur französischen Frauenbewegung: Patrick Kay Bidelman, *Pariahs Stand Up! The Founding of the Liberal Feminist Movement in France, 1858–1889*, Westport/London, Greenwood, 1982; Claire Goldberg Moses, *French Feminism in the 19th Century*, Albany, State Univ. of New York Press, 1984; Klejman/Rochefort, *L'Egalité en marche*; Christine Bard, *Les Filles de Marianne*, Paris, Fayard, 1995. Zur deutschen Frauenbewegung beziehe ich mich insbesondere auf Ute Gerhard, *Unerhört. Die Geschichte der deutschen Frauenbewegung*, Reinbek, Rowohlt, 1990; Ute Gerhard, *Frauenbewegung und Feminismus. Eine Geschichte seit 1789*, München, C. H. Beck, 2009, und die darin angeführte Literatur.

konservative, patriarchalische Reaktion auf die weitreichenden, in der Revolution errungenen Freiheits- und Gleichheitsrechte sowie auf die radikalen Gleichheitsforderungen von Frauen zu deuten sind.<sup>13</sup> Die Mitwirkung der Frauen aller Schichten in der Französischen Revolution, ihr Aufsehen erregendes Auftreten in der Öffentlichkeit, mit dem sie nicht nur Teilhabe gefordert, sondern praktiziert haben, schließlich der große Kreis berühmter und berüchtigter Frauen, die in den Frauenclubs, von den Tribünen der Nationalversammlung und in unzähligen Schriften, Pamphleten und Erklärungen das Wort ergriffen, waren Signale eines gesellschaftlichen Umbruchs und einer neuen Zeit.

Das neue Rechtsbewusstsein fand seinen Niederschlag im sogenannten *droit intermédiaire*, den Rechtssetzungen in der kurzen Zeitspanne zwischen 1789 und 1795, in dem einige, die bisherige Gesellschafts- und die Geschlechterordnung umwerfende Gleichheiten und Freiheiten auch der Frauen und Mädchen kodifiziert wurden. Dazu gehörten: die Einführung der Zivilehe und damit die Entmachtung der Kirche und ihrer Jurisdiktion im Hinblick auf Ehe und Familie. Das im September 1792 nach langen und hitzigen Debatten verabschiedete Gesetz über Ehe und Eheschließung enthielt mehrere gleichberechtigende Bestimmungen für Frauen, z. B. die Feststellung der Ehe-Mündigkeit (*majorité matrimoniale*) und damit die Emanzipation aus väterlicher Gewalt mit 21 Jahren für Männer und Frauen sowie die Gleichbehandlung bei Verletzung der ehelichen Treue.<sup>14</sup> Als Akt der Befreiung wurde insbesondere die Einführung der Scheidungsfreiheit durch eben dieses Gesetz gefeiert, da es neben anderen Gründen auch die Scheidung aufgrund gegenseitiger Einwilligung zuließ. Nicht weniger revolutionär war die Einführung des gleichen Erbrechts und zwar nicht nur für Söhne und Töchter, sondern auch der „natürlichen“, d. h. der nicht ehelichen Kinder, durch Dekret vom 4. Juni 1793. Ausgenommen waren lediglich die ehewidrigen, das waren die im Ehebruch gezeugten Kinder. Doch die Gleichstellung der „natürlichen“ Kinder wurde durch ein nachfolgendes Dekret vom 2. November 1793 sogleich wieder eingeschränkt. Danach waren nur die vom Vater freiwillig anerkannten Kinder erbberechtigt. Es zeigte sich: „Die absolute Gleichheit in den ehelichen Beziehungen verflüchtigte sich wie ein Traum.“<sup>15</sup> Dies geschah bereits im Herbst 1793 nach dem Verbot der Frauenclubs und zur gleichen Zeit, als Olympe de Gouges, Madame Roland, die Königin Marie Antoinette und zahllose andere im Terror der Revolution hingerichtet wurden.

2.2 Der 1804 verabschiedete *Code civil des Français*, der lediglich zwischen 1807 und 1816 sowie zwischen 1852 und 1871 die Bezeichnung *Code Napoléon*

13 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1061517/f1.image>; für die französisch-deutsche Übersetzung beziehe ich mich auf: *Napoleons Gesetzbuch / Code Napoléon*, Faksimile Nachdruck der Original-Ausgabe von 1808, hg. von K. D. Wolff, Frankfurt a. M., Stroemfeld Verlag, 2001.

14 Marcel Garaud, *La révolution française et la famille*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, S. 47 f.

15 Philippe Sagnac, *La Législation Civile de la Révolution française (1789–1804)*, Genève, Mégarisot Reprint, [1898] 1979, S. 301: „L'égalité absolue dans les relations conjugales a fui comme un rêve ...“; vgl. auch A. H. Huusen Jr., „Le Droit du mariage au cours de la révolution française?“, in: *Tydschrift voor Rechtsgeschiedenis* (1979), sowie insbesondere Holthöfer, „Frankreich“.

trug, gilt überall in Europa als „Meisterleistung liberaler Gesetzgebungskunst“ sowie „Dokument nationaler Größe“<sup>16</sup> und Integration.<sup>17</sup> Gerühmt werden seine Systematik, die klare Diktion und die Eleganz seiner Sprache. Als Beleg hierfür wird wiederholt der Romancier Stendhal zitiert, der jeden Morgen vor seiner schriftstellerischen Arbeit den *Code civil* gelesen haben soll „pour prendre le ton“.<sup>18</sup> Als Beispiel diente ihm just jener Paragraf, der die völlige Rechtlosigkeit der Ehefrau knapp auf den Begriff bringt, Artikel 213 des *Code civil*, er lautete bis 1938: „Der Mann ist seiner Frau Schutz, die Frau ihrem Manne Gehorsam schuldig.“<sup>19</sup>

Im Einzelnen folgte daraus: Die Ehefrau stand in jeder Beziehung unter der Gewalt des Ehemannes, sie war keine selbstständige Rechtsperson. Sie bedurfte für jede Rechtshandlung in jedem Einzelfall der Genehmigung (*autorisation*) des Ehemannes, sowohl zur Führung ihrer Haushaltsgeschäfte als auch eines selbständigen Handelsgewerbes. Sie war weder geschäfts- noch prozessfähig (Artikel 214 ff. Cc). Sie konnte Eigentum besitzen, aber nicht erwerben oder darüber verfügen, auch nicht über den Verdienst aus eigener Erwerbstätigkeit. Selbst bei vor der Ehe vereinbarter Gütertrennung konnte die Ehefrau über ihr gehörende Grundstücke nicht ohne Genehmigung des Mannes verfügen. Denn die ehemännliche Gewalt erstreckte sich sowohl auf die Person als auf das Vermögen der Frau. Es war nicht möglich, dieses durch Vertrag zu ändern (Artikel 1388 Cc). Besonders hartherzig war die allein und uneingeschränkt väterliche Gewalt (Artikel 373 f. Cc), ihr nicht zu gehorchen, war ein Sakrileg.<sup>20</sup> Das bedeutete, der Vater besaß Zuchtmittel und konnte ein Kind sogar einsperren lassen (Artikel 375/376 Cc).

Ungleich waren auch die Voraussetzungen für eine Ehescheidung, die nur bis 1816 möglich, danach bis 1884 verboten war. Der Ehebruch des Mannes war nur Scheidungsgrund, wenn er in der ehelichen Wohnung begangen wurde (Artikel 229/230 Cc). Dagegen konnte sich der betrogene Ehemann in jedem Fall scheiden lassen und die untreue Ehefrau sogar strafflos töten, falls er sie in flagranti erwischte (Artikel 336–339 *Code pénal*).

Während ähnliche Beschränkungen der Frauenrechte zu Beginn des 19. Jahrhunderts auch in anderen Rechtskreisen zu finden sind, ist die Frauenfeindlichkeit und Rechtlosigkeit der nicht ehelichen Mütter und ihrer Kinder im französischen Zivilrecht beispiellos. Und es fällt auf, dass selbst Gebiete, die auch noch nach den napoleonischen Eroberungen dem französischen Recht unterlagen und dieses wie in den Herzogtümern Baden und in den linksrheinischen Gebieten bis 1900 beibehielten, von einigen Bestimmungen abwichen und ausdrücklich Milderungen erlaubten, weil ihnen „eine so enge Einschränkung des Rechts der Frau ...“ zu hart erschien.<sup>21</sup> Im Zentrum der Ungerechtigkeit stand das Verbot gegenüber der

16 Holthöfer, „Frankreich“, S. 884.

17 Elisabeth Fehrenbach, *Der Kampf um die Einführung des Code Napoléon in den Rheinbundstaaten*, Wiesbaden, Steiner, 1973, S. 9.

18 Murad Ferid, *Das Französische Zivilrecht*, Bd.1, Frankfurt a. M., 1971, RdNr.1 A 50, Anm.76.

19 „Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.“ *Napoleons Gesetzbuch – Code Napoléon*, Faks. Nachdruck von 1808, Frankfurt a. M., Stroemfeld 2001.

20 Vgl. Sagnac, *La Législation Civile*, S. 363.

21 Johann N. F. Brauer, *Erläuterungen über den Code Napoléon und die Großherzoglich Badische*

nicht verheirateten Frau und ihrem Kind, den Vater des unehelichen Kindes für Unterhalt oder eine Entschädigung in Anspruch zu nehmen, also gerichtlich zu verfolgen. Tatsächlich war die Regelung „Die Nachforschung, wer Vater eines Kindes sei, ist untersagt“<sup>22</sup> dem *droit écrit* wie dem Gewohnheitsrecht des Ancien Régime unbekannt und von den revolutionären Gesetzgebern erfunden worden (Dekret vom 2. November 1792). Denn nachdem die nicht ehelichen Kinder im Erbrecht gleichgestellt worden waren (1792, s. o.), war „man“ besorgt, dass „die ehrbarsten Familien“ der Gefahr von „skandalösen Erpressungen“ und „ungeheuerlichen Ansprüchen / Plünderungen (*spoliations*)“ ausgesetzt würden.<sup>23</sup> So wurde „die Ehre der Frauen ... der Freiheit der Väter“ geopfert.<sup>24</sup>

Die Regelung wurde auf ausdrückliches Geheiß von Napoléon in Artikel 340 Cc übernommen und bedeutete: Das uneheliche Kind hatte keinerlei Rechtsansprüche gegenüber dem Vater, es sei denn, er hatte das nicht im Ehebruch gezeugte Kind ausdrücklich beziehungsweise unterhalten (*reconnaissance ou possession d'état*). Die Mutter hatte keine Rechte, erhielt auch keine staatliche Unterstützung. Um Abtreibung und Kindstötung zu verhindern, wurde lediglich das System zur Ermöglichung einer anonymen Geburt (*accouchement secret*), der Findelhäuser und Babyklappen (*tours*) ausgebaut, noch bis zur Mitte des Jahrhunderts gerichtlich bestätigt und unter bevölkerungspolitischen und nach 1870 patriotischen Gesichtspunkten toleriert. Erst nach langen Kämpfen der Frauenbewegung wurde der Artikel 340 Cc 1912 novelliert (nur in fünf Fällen wurde die Vaterschaftsklage erlaubt; z. B. bei Verführung, Vergewaltigung oder nach einem Eheversprechen), aber noch nicht abgeschafft. Erst 1972 wurde das Verbot der Vaterschaftsklage aufgehoben und erst durch Gesetze aus den Jahren 2003 und 2005 wurden uneheliche Kinder in jeder Hinsicht gleichgestellt.<sup>25</sup>

Zusammengefasst ist festzuhalten: Die Unterwerfung der Französin unter männliche Herrschaft wurde im französischen Familienrecht des 19. Jahrhunderts nicht nur neu begründet, sondern perfektioniert und bestimmte die weiblichen Lebensbedingungen in vier existentiellen Hinsichten: als Abhängigkeit beziehungsweise Unterwerfung der Ehefrau unter die Autorität des Mannes in allen ehelichen Beziehungen und Geschäften, durch die absolute Gewalt des Vaters in der Erziehung der Kinder, das Verbot der Ehescheidung und die einseitige Disziplinierung und Entrechtung der unehelichen Mutter und ihrer Kinder. Lediglich die nicht ver-

*bürgerliche Gesetzgebung*, Karlsruhe, Müller, 1809, S. 200; zur Ehescheidung und zu den Unterhaltsrechten der nicht ehelichen Mutter und Kinder, siehe S. 245 ff.

22 „La recherche de la paternité est interdite“.

23 Paul Viollet, *Histoire du droit civile francais*, [zuerst Paris, Larose & Tenin, 1905] Aalen, Scientia, 1966, S. 511.

24 Nadine Lefaucheur, „Unwed Mothers and Family Law in nineteenth-century France: the issues of paternity suits and anonymous delivery“, in: Stephan Meder / Arne Duncker (Hg.), *Family Law in Early Women's Rights Debates*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2013, S. 84–104, hier: S. 88 (Übersetzung, U. G.). Vgl. auch dies., „The French 'tradition' of anonymous birth: The lines of argument“, in: *International Journal of Law, Policy and the Family*, 18 (2004), S. 320–343; dies., „Accouchement sous X et mères de l'ombre“, in: Didier Le Gall / Yamina Bettahar (Hg.), *La pluriparentalité*, Paris, Presse Universitaire de France, S. 139–175.

25 Lefaucheur, „Unwed Mothers“, S. 90–104.



heiratete Frau kam in den Genuss bürgerlicher Rechte, jedoch auch sie blieb bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts diskriminiert im Hinblick auf ihre Zeugnisfähigkeit vor Gericht, die Übernahme einer Vormundschaft sowie den Ausschluss vom Familienrat.

### 3. ZUR STELLUNG DER FRAU IM DEUTSCHEN RECHT

3.1 Ein Vergleich mit der Rechtslage von Frauen in Deutschland ist schwierig, weil es vor 1871 kein geeintes Deutschland und auch bis 1900 kein einheitliches deutsches Zivilgesetzbuch gab. Vielmehr galt in dem nach dem Wiener Kongress 1815 neugeordneten Deutschen Bund (bis 1866) mit insgesamt 41 souveränen Fürsten und freien Städten eine Vielfalt unterschiedlicher Rechtsquellen, Kodifikationen und Statuten, deren Geltung oftmals erst geklärt beziehungsweise erstritten werden musste. Gegenüber der Unübersichtlichkeit und Vielfalt partikularer Rechtsverhältnisse vor der Kodifikation des Bürgerlichen Gesetzbuches (BGB) von 1900 stand somit der französische *Code civil* mit seiner klaren Begrifflichkeit und Systematik für die Modernität bürgerlichen Rechts.

Um die Buntscheckigkeit der Rechtsverhältnisse, den sogenannten Rechtspartikularismus, ein wenig zu ordnen, sind vier Rechtskreise oder Rechtsregime zu nennen: 1. der auch in Teilen Deutschlands mit Abweichungen und Milderungen geltende französische *Code civil* (s. o.); 2. das sogenannte gemeine Recht, d. i. das aus der Rezeption des römischen Rechts hervorgegangene Gewohnheitsrecht, das die Grundlage örtlicher Statuten bildete und überall dort galt, wo es nicht durch Einzelgesetze oder Kodifikationen außer Kraft gesetzt war. Im Gegensatz zu der im französischen Recht übernommenen Traditionslinie, war das gemeine Recht im deutschen Kontext für Frauen verhältnismäßig günstiger, da im Anschluss an das spätrömische Eherecht die Eheschließung keine Auswirkungen auf die Rechtstellung der Frauen hatte, Ehefrauen also geschäftsfähig waren und Eigentum besitzen und verwalten konnten. Hingegen war das gemeine Recht im Kindschaftsrecht umso härter und patriarchalischer. 3. Das sächsische Recht bewahrte im Eherecht am deutlichsten die Traditionen der Rechtsbücher des Mittelalters (z. B. des Sachsenspiegels), charakteristisch hierfür war die sogenannte Geschlechtsvormundschaft, die in einer Verbindung von Bevormundung und Schutz der Frauen, auch der unverheirateten, ihre Handlungsfähigkeit im Rechtsverkehr beschränkte, jedoch seit dem 18. Jahrhundert immer mehr an Bedeutung verlor.<sup>26</sup> Im Folgenden behandelt wird nur 4. das Allgemeine Preußische Landrecht (ALR), das 1794 verabschiedet, bis zum Ende des Jahrhunderts am weitesten verbreitet war und die Grundlage für die Kodifikation des BGB und der rechtswissenschaftlichen Diskurse bildete.<sup>27</sup>

26 Vgl. hierzu Ernst Holthöfer, „Die Geschlechtsvormundschaft. Ein Überblick von der Antike bis ins 19. Jahrhundert“, in: Ute Gerhard (Hg.), *Frauen in der Geschichte des Rechts: Von der Frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, München, Beck, 1997, S. 390–451; Wilhelm Theodor Kraut, *Die Vormundschaft nach den Grundsätzen des deutschen Rechts*, 3 Bde, Bd.1 1839; Bd. 2 1847, Göttingen, Dietrich, S. 1839–1859.

27 Hans Hattenhauer (Hg.), *Allgemeines Landrecht für die Preußischen Staaten von 1794. Text-*

3.2 Das ALR, das am Übergang von feudalem zu bürgerlichem Recht aus einer Mischung aus Aufklärung und obrigkeitlicher Gängelung bestand und wegen seiner Umständlichkeit und Ausführlichkeit (insgesamt 20.000 Paragraphen) von der Rechtswissenschaft vielfach gescholten wurde, ist gleichwohl in Bezug auf die Rechte der Frauen verhältnismäßig frauenfreundlich gewesen. Schon erste Kommentatoren befürchteten, das Gesetzbuch werde „das preußische Land bald zu einem wahren Paradies der Weiber machen.“<sup>28</sup> Zwar war auch hier trotz ausdrücklicher Gleichberechtigung beider Geschlechter (§ 24 I. 1. ALR) der Mann „das Haupt der ehelichen Gemeinschaft“, er bestimmte Wohnsitz, Namen und Stand und war Verwalter und Nutznießer des gemeinsamen Vermögens (§§ 184 f. II. 1. ALR). Doch die Ehefrau war partiell geschäftsfähig, sie besaß in Bezug auf die alltäglichen Geschäfte des Haushalts die sogenannte Schlüsselgewalt und war selbstständige Rechtsperson, wenn der Mann verhindert war. Außerdem konnte sie über ihr Eigentum selbständig verfügen, wenn dieses durch Vertrag „vorbehalten“ war (§§ 205, 208 II. 1. ALR).<sup>29</sup>

Auch im ALR galt die Ehe wie im *Code civil* als zivilrechtlicher Vertrag und richtete sich gegen die kanonische Rechtsauffassung von der Ehe als Sakrament und gegen die kirchliche Jurisdiktion. Aus diesem Grund war das Scheidungsrecht ausgesprochen liberal, da neben den üblichen Scheidungsgründen (Ehebruch, böswilliges Verlassen, Versagung der ehelichen Pflicht etc.) auch die Scheidung wegen einseitiger „unüberwindlicher Abneigung“ möglich war (§§ 668 ff. II. 1. ALR). Frauenfreundlich und wohlwollend – möglicherweise aus bevölkerungspolitischen Gründen – aber waren insbesondere die großzügigen Ansprüche, die das ALR den unehelichen Müttern und ihren Kindern nicht nur gegenüber den Vätern, sondern auch gegenüber den Eltern des Erzeugers, also den Großeltern, gewährte. Dazu gehörten neben Alimenten und Wochenbettkosten auch Ansprüche auf eine Abfindung in der Höhe einer schuldlos geschiedenen Ehefrau, wenn der Frau die Ehe versprochen war (§§ 1028 f., 1049 II. 1. und 592 ff. II. 2. ALR).

Diese Regelungen waren von Anfang an ein Stein des Anstoßes und galten bei Konservativen und Klerikalen nicht nur in Preußen als „lax“ und „frivol“, weil illegitime Beziehungen zunehmend die Grundordnung der bürgerlichen Gesellschaft, die Familie, gefährdeten. Um die Mitte des 19. Jahrhunderts gelang es prominenten Vertretern der Rechtswissenschaft wie dem Gesetzgebungsminister in Preußen, F. C. von Savigny, in Koalition mit konservativ-kirchlichen Kreisen eine Scheidungsreform durchzusetzen, die den Scheidungsprozess erheblich erschwerte und sogar die Bestrafung des schuldigen Ehegatten von Amts wegen ermöglich-

*ausgabe mit einer Einführung*, Frankfurt a. M./Berlin, Metzner, 1970.

- 28 Johann Georg Schlosser, *Briefe über die Gesetzgebung überhaupt und den Entwurf des preußischen Gesetzbuchs insbesondere*, [zuerst Frankfurt a. M., Fleischer, 1789], Reprint ed. Glashütten, Auvermann, 1970, S. 279.
- 29 Auch zum Folgenden Hans Hattenhauer, „Einführung in die Geschichte des Preußischen Allgemeinen Landrechts“, in: Hattenhauer, *Allgemeines Landrecht*, S. 11–39; Susanne Weber-Will, *Die rechtliche Stellung der Frau im Privatrecht des Preußischen Allgemeinen Landrechts von 1794*, Frankfurt a. M./Bern/New York, Peter Lang, 1983; Ute Gerhard, *Verhältnisse und Verhinderungen: Frauenarbeit, Familie und Rechte der Frauen im 19. Jahrhundert: mit Dokumenten*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1978, S. 154–189.

te.<sup>30</sup> Nach dem Scheitern der 1848er Revolution wurde zudem von den Abgeordneten des Preußischen Herrenhauses in ausdrücklicher Anlehnung an die rigiden Vorschriften des *Code civil* ein Gesetz beschlossen, das die Rechte der nicht ehelichen Mutter erheblich schmälerte, insbesondere die Einrede des Mehrverkehrs zuließ – d. i. die Behauptung, die Betreffende habe auch mit anderen Männern verkehrt – sowie die Haftbarkeit der Großeltern aufhob. Gleichzeitig wurden die Eigentumsrechte der Ehefrau durch für sie nachteilige Rechtsvermutungen in der sogenannten herrschenden Lehre der Rechtswissenschaft praktisch beseitigt – Verschlechterungen, die allesamt in das 1900 in Kraft getretene deutsche BGB übernommen wurden, trotz großer und anhaltender Massenproteste der zum Ende des 19. Jahrhunderts starken bürgerlichen Frauenbewegung. Nur zeitlich verschoben gegenüber dem französischen *Code civil* hat sich somit in Deutschland im Laufe des 19. Jahrhunderts mit der Verbürgerlichung der Gesellschaft und mit Hilfe der Rechtswissenschaft ein neuer bürgerlicher Patriarchalismus etabliert, der sich angesichts der Denkbarekeit der Freiheit und Gleichheit aller Menschen von da an in immer neue Widersprüche verwickelte.

#### 4. SKIZZE DER RECHTSKÄMPFE DER FRAUENBEWEGUNGEN IN FRANKREICH UND DEUTSCHLAND

Die Frage bleibt, was konnten Frauenbewegungen dagegen ausrichten?

4.1 Zunächst: Es waren Französinen, die durch ihre Mitwirkung in der Revolution und ihr kompromissloses und kühnes Eintreten für die Menschenrechte auch der Frauen allen Nachkommenden den Weg bereitet haben. Sie haben die Parole der Freiheit und Gleichheit als Recht jeder und jedes Einzelnen und als leitendes Prinzip einer auch geschlechtergerechten Gesellschaftsordnung reklamiert. Wie ungeheuerlich diese Forderungen für viele Zeitgenossen auch in den Nachbarländern Frankreichs waren, wird an den Reaktionen, dem immer wieder beschworenen Schrecken in Text („da werden Weiber zu Hyänen“, vgl. Schillers Ballade „Die Glocke“) und Bild<sup>31</sup> sowie den bis heute andauernden Anstrengungen der Geschichtswissenschaft deutlich, diese Frauen zu denunzieren oder lächerlich zu machen.<sup>32</sup> Und es waren nicht nur einzelne, deren Namen wir gerade noch kennen, sondern eine soziale und erste politische Bewegung der Frauen, die die neue Weltordnung und Zeit mitgestalten wollten.<sup>33</sup>

Neben vielen anderen Zeugnissen ist für mich die „Die Erklärung der Rechte der Frau und Bürgerin“ der Olympe de Gouges ein unschätzbare Rechtsdokument, weil es präzise und knapp – die sogenannte Allgemeine Menschenrechtserklärung

30 Vgl. Gerhard, *Verhältnisse*, S. 147; vgl. auch Dirk Blasius, *Ehescheidung in Deutschland 1794–1945*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987.

31 Vgl. zur publizistischen Historisierung durch Satirezeitschriften den Beitrag von Ursula Koch im vorliegenden Band.

32 Allen voran Jules Michelet, *Les Femmes de la Révolution*, Paris, Delahays, 1854.

33 Susanne Petersen, *Marktweiber und Amazonen. Frauen in der Französischen Revolution*, Köln, Pahl-Rugenstein, 1987.